

## *Talleyrand préhistorique.*

---

La vie des héros, quels qu'ils soient, de la Révolution — j'entends par là le grand drame qui se joue de 1789 à 1815 — offre toujours à l'écrivain qui s'y consacre et au lecteur qui s'y complait une page singulièrement piquante : c'est la première.

L'intérêt qui s'attache au premier chapitre de ces biographies tourmentées est à la fois un peu puéril et très philosophique. Il amuse les uns et fait réfléchir les autres : il égale les amateurs de vaudevilles historiques et enflamme l'ambition des jeunes « arrivistes ».

Michel Ney grossoyant dans son étude de procureur, clerc en perspective d'un bâton de maréchal ; le tonsuré Joseph Fouché faisant sa classe de sixième, la férule à la main, en attendant la Police générale, le duché d'Otrante et quelques quinze millions ; le petit Robespierre et son camarade Brissot basochant côte à côte chez M<sup>e</sup> Noleau, homme de loi, sans prévoir la sanglante querelle de 93 ; Monsieur l'abbé Sieyès prêchant la Morale Évangélique à quelques ouailles, faute de pouvoir encore dicter des Constitutions au pays ; le pasteur Jeanbon Saint-André commentant la Bible et Calvin aux huguenots de Languedoc, et Carnot, mathématicien très modestement appliqué à ses armes savantes, sans espoir de grande renommée, nous intéresseront toujours ; et non moins le futur roi des Deux-Siciles, Joachim Murat, vaquant à l'entretien de l'auberge paternelle, et le sergent Belle-Jambe, le prestigieux Bernadotte, faisant tourner la tête des soubrettes de sa garnison, et ne prétendant pas alors à d'autres royautes. Madame Sans-Gêne a fait jadis et fait tous les jours, sur des scènes variées, l'épreuve de cet intérêt très particulier et très humain qu'il serait aussi facile qu'amusant de commenter et d'analyser.

Si j'y ai insisté, c'est que c'est là que réside une partie de l'intérêt

du charmant volume que M. Bernard de Lacombe consacre à Talleyrand, évêque d'Autun<sup>1</sup>.

Le personnage est assez important; M. de Lacombe a donc pensé que la phase *préhistorique* de sa vie, — qu'on me passe le mot, — pouvait remplir mieux qu'un chapitre, un volume. Le lecteur lui donne raison; aussi bien ce volume, nourri de faits consciencieusement étudiés et spirituellement présentés, ne nous a pas paru plus long qu'un chapitre fort court.

\*

\*\*

Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord peut-il être assimilé aux personnages dont nous citons à dessein les noms tout à l'heure? Fallait-il, pour l'amener à la lumière, à la célébrité, au pouvoir et à la fortune, ce gigantesque tour de roue qu'imprima la Révolution, étouffant les uns, exaltant les autres? Le roué et cabaleur abbé de Périgord ne fût-il jamais devenu ni ambassadeur, ni ministre, ni millionnaire, ni prince, au même titre que l'oratorien Fouché ou que le sous-officier Bernadotte, sans le serment du Jeu de Paume et la prise de la Bastille? Voilà ce que le lecteur cherchera à saisir en écoutant parler M. de Lacombe. Celui-ci, aussi réservé dans l'hypothèse que solide dans la thèse, nous laisse cependant le soin de trancher la question. Et nous prendrons sur nous de la trancher.

Nous ne prétendons pas suivre l'auteur dans le récit très détaillé des premières années de Talleyrand. M. de Lacombe, au surplus, n'avait qu'à nous initier aux détails, parfois inédits, d'une carrière infiniment mieux connue que celle d'un héros d'origine plus obscure et de passé plus humble<sup>2</sup>.

1. Bernard de Lacombe, *Talleyrand, évêque d'Autun*, d'après des documents inédits. Paris, Perrin, 1903, in-16.

2. Ajoutons que M. B. de Lacombe ne s'est pas borné consciencieusement à lire tout ce qui se rapportait à la carrière sacerdotale et épiscopale de son héros. Il a consulté avec fruit des sources inédites précieuses, non seulement aux Archives nationales, aux archives de Reims et d'Autun et à la bibliothèque de Saint-Sulpice, mais dans les papiers de Mgr Dupanloup. Celui-ci avait réuni un grand nombre de lettres et autres pièces inédites qu'il a léguées à son éminent ami M. de Lacombe, père de notre auteur. M. de Lacombe fait de ces différentes sources un emploi judicieux. On aura souvent, notamment aux pages 20, 61, 133, des preuves de son esprit critique. Cette heureuse disposition est, aussi bien, servie par une rare modération dans l'appréciation des choses et des gens, qui est le meilleur élément de l'impartialité historique comme de la critique des textes.

Celui-là naquit à la grande lumière que l'ancien régime répandait sur la bonne noblesse. Il était de souche respectable et presque redoutable, puisque, bien avant que « Capet » devînt le bouc émissaire dans la personne de l'infortuné Louis XVI, le rude Périgord, à la fin du x<sup>e</sup> siècle, lançait au premier Capet l'apostrophe célèbre : « Qui t'a fait roi ? »

La sédition était dans le sang. Henri de Talleyrand, comte de Chalais, eut le chef tranché, sous le grand Cardinal, pour avoir cabalé. Mais la cabale parfois, si elle conduit au billot, mène aux honneurs. Témoin le cardinal Hélié de Talleyrand qui, ami de Pétrarque et grand intrigant, avait été appelé « le faiseur de Papes », ce qui laisse penser qu'il en défit aussi. Il était grand diplomate. Dupanloup s'intéressait à ce cardinal, lointain grand-oncle, par le faible que se sentait l'illustre prélat pour l'arrière-petit-neveu, un illustre défroqué qu'*in extremis* il avait presque « refroqué ». L'évêque d'Orléans trouva à Rome une inscription où l'on disait qu'Hélié avait poursuivi les choses terrestres, mais avait été « tenu en religion » : « relligione fui tenuis terrena sequendo ».

Il y eut d'autres prélats — fort édifiants — dans la maison. Mais on nous en parle peu, les saintes gens étant, on ne sait pourquoi, moins intéressants que les autres. On y compta aussi de bons officiers du roi et peut-être Maurice eût-il été du nombre. Mais il était pied bot. L'ingrat, parfois, maudissait ce pied ; c'est ce pied peut-être qui le fit prince.

\*  
\*\*

En attendant, il fut séminariste, étant bot. Il connut Saint-Sulpice et ses austères couloirs ; mais il connut aussi que Saint-Sulpice touche à la rue Férou, où vivait une jeune actrice, plus amie de l'ombre sans doute que n'ont coutume d'être ses congénères. Si près de la rue Férou, Saint-Sulpice était acceptable.

Le biographe trace du séjour qu'y fit l'abbé un récit si parfait que j'y renvoie mon lecteur, et aussi aux quelques lignes où, avec une rare modération et un tact dont il serait impertinent de le louer, il explique — sans l'excuser — la future défection de Talleyrand par les circonstances qui présidèrent à son entrée forcée et à son séjour dans la sainte maison. Il lui resta de cette sainteté, paraît-il, une

impression plus durable qu'on ne le pense communément. Il louait Saint-Sulpice qu'il devait, en effet, trouver presque séduisant depuis qu'il s'en était évadé, et pratiquait le culte de la Vierge, même à la fin de ses jours tumultueux. Du moins Mgr Dupanloup le tenait-il de M<sup>me</sup> de Dino. Mais il faut se défier... un peu du témoignage d'un convertisseur sur son converti. Quant à son attachement à Saint-Sulpice, il n'est point un phénomène isolé. On dit souvent qu'une vocation religieuse manquée a, comme conséquence, l'extrême *prétrophobie*. Je n'ai pas vu tant de cas de la chose. Fouché aima l'Oratoire, Renan admirait Saint-Sulpice.

On vit Talleyrand en Sorbonne. Il y passa des thèses. Mais la meilleure des thèses lui paraissait celle qu'il allait méditer devant le tombeau de Richelieu. Il s'y rendait comme les héros de M. Maurice Barrès s'en allaient aux Invalides vers 1882 ; et, songeant avant tout — comme son grand-oncle — aux « choses terrestres », il y méditait, non sur la mort, mais sur la vie.

S'il se sentait l'étoffe d'un homme d'État, il déployait à profusion celle d'un homme du monde ; et je vous prie d'entendre le mot dans tous ses sens, même les mauvais. Quoique ordonné prêtre, le 18 décembre 1779, élu secrétaire de l'Assemblée du clergé en 1785 et, grâce à un talent qui, dès lors, était manifeste, devenu — grosse charge — agent général du clergé, candidat à l'épiscopat et peut-être à mieux, il jouait, festoyait, s'endettait, s'acoquinait et aimait. La plus connue de ses liaisons fut M<sup>me</sup> de Flahaut ; la rumeur publique attribua même à l'abbé de Périgord la paternité du futur aide de camp de la reine Hortense, père lui-même du duc de Morny. Voyez comme se fondent les dynasties !

\*

\* \*

A Versailles, où l'on était devenu rigoriste, on ne le voulait pas évêque. Faut de quoi, il pensa être cardinal. Mazarin l'était bien devenu, de simple « bravo » qu'il était. Il faillit l'être en 1783. Il l'eût été, sans conteste, un peu plus tard, si l'ancien régime avait duré.

Il cabalait ferme cependant : l'intrigue ne fut pas vaine ; il était, du reste, réputé capable au possible ; le clergé le poussait, la Cour était divisée, non sur son mérite, mais sur sa vertu. Il devint

évêque d'Autun dans les dernières semaines de 1788. Il fut ainsi l'un des derniers évêques nommés sous le régime concordataire, qu'il devait contribuer, plus que personne, à supprimer en 1791 et à ressusciter en 1802, constituant, aussi bien, par sa présence dans l'épiscopat la plus grave accusation qu'on pût porter contre ce régime ecclésiastique.

L'évêché d'Autun réservait à son possédant des titres, — entre autres celui de président des États de Bourgogne, — mais peu d'argent. On y ajouta une abbaye.

Paris avait pour Talleyrand trop de charmes pour qu'il y pût facilement renoncer, même pour administrer le diocèse du bienheureux Syagrius et pour présider *in partibus* les États de Bourgogne.

Il s'attardait en ce Paris à des occupations qui, je le crains, n'étaient point celles qui avaient illustré Syagrius. Mais — il faut être juste — il écrivait à ses diocésains des pastorales où Bossuet et Fénelon apparaissaient comme les modèles que se devait proposer — le jour où il demeurerait sur les bords de la Saône — l'amant de M<sup>me</sup> de Flahaut. A dire vrai, à cette époque, le plaisir l'absorbait moins que la politique, et, en cela, du moins, l'histoire du diocèse lui fournissait, observe judicieusement M. de Lacombe, un exemple : Léger, qui, au VII<sup>e</sup> siècle, « avait renversé et remplacé les maires du palais, dirigé les affaires, fomenté des révolutions, fait et défait des rois ».

\*  
\*\*

Soudain, on le vit à Autun, le 12 mars 1789. Que disions-nous donc qu'il se souciait peu de son clergé et de ses diocésains ? Il venait, au contraire, à ces bien chers diocésains, curés, chanoines et moines, distribuer des sourires et réclamer des suffrages. Car, les États généraux se réunissant en mai, il entendait être député. Richelieu l'avait-il pas été aux derniers États, en 1614 ?

Autun, séduit, lui fut propice. Il eut, du reste, un programme qui, à l'heure présente, nous paraît encore fort beau. Il s'y montrait conservateur ; il l'était, du reste, au fond, et aristocrate ! Mais il avait le tempérament « opportuniste ». Il plut, fut élu le 2 avril à une grosse majorité. Jamais député ne fit plus faux bond à ses mandataires, et Dieu sait cependant si, depuis, le cas resta sans pareils !

Le devoir d'un bon député étant de vivre à Paris, l'évêque d'Autun ne resta pas une semaine de plus dans son diocèse. Le 12 avril, il quitta la ville de saint Léger pour n'y plus revenir. Il ne devait lui rendre qu'un service : c'est par gracieuseté pour le citoyen de Talleyrand, que la Constituante, ayant fondu les trois évêchés de Mâcon, Chalon et Autun, plaça dans cette dernière ville le siège du diocèse.

Le clergé estima peu cette faveur et n'en montra point de gratitude. Nous ne saurions suivre M. de Lacombe dans les chapitres où, le premier, il a tracé du rôle de l'évêque d'Autun dans les graves affaires religieuses soulevées à la Constituante un tableau fort clair; il sait, avec une rare intelligence, y marquer d'une touche très fine le fort et le faible, le blanc, le noir et le gris. Talleyrand y fut joueur avisé. « Là où, écrit le biographe en une formule excellente, là où Mirabeau voyait une arène, il voyait, lui, un échiquier. » Je renvoie à toute cette page qui est d'une psychologie avisée. Aussi bien, toujours pondéré d'idées et de style, il sortait de l'Église « moins en révolté qu'en émancipé ».

\*  
\*\*

Les chanoines d'Autun — bons chrétiens et gens droits — ne comprenaient rien à cette souplesse. Ils furent étonnés, scandalisés, irrités, bientôt exaspérés. On les vit s'élever avec une violence plébéienne, encore que réactrice, contre cet aristocrate qui plaisait tant à la canaille. Lui cependant ne se départait, ni vis-à-vis des attaques d'Autun, ni vis-à-vis des pamphlets de Paris, d'un flegme qui fut toujours sa qualité maîtresse.

Il se fit le promoteur de toutes les mesures qui pouvaient atteindre l'ancien corps ecclésiastique, puis se détacha de ces affaires pour se lancer — on sait avec quel brio — dans les questions financières.

Étant homme de ressources, il se retrouvait évêque de temps à autre. On le vit officier au Champ de Mars, entre l'abbé des Renaudes — sa doublure — et l'abbé Louis, plus tard ministre des finances de la Restauration et baron. Voilà une messe qui mena loin ses officiants. On le vit même — en une dernière pastorale à l'ingrate Église d'Autun — évoquer le Très-Haut en un style mys-

tique : « Votre fureur, ô mon Dieu, s'est enflammée contre les brebis de votre troupeau, etc. »

Ce vigilant berger continuait à paître de fort loin ses brebis... et pour cause, car elles étaient devenues enragées. M. de Lacombe nous fournit là quelques spécimens de la littérature des curés du diocèse qui, avouons-le, font comprendre l'attachement que montrait l'évêque d'Autun pour les bords de la Seine où, du reste, le jeu, l'amour et les festins l'avaient ressaisi autant que la politique. Gouverneur Morris le surprit un jour en train de bassiner le lit de M<sup>me</sup> de Flahaut. C'était un homme fort occupé que cet évêque d'Autun.

Démissionnaire de l'évêché d'Autun en janvier 1791, il restait prélat, et, comme tel, ce fut lui qui sacra les premiers évêques constitutionnels. Ce fait permet à l'historien qui, ici, s'élève vraiment au-dessus de son rôle de biographe, d'examiner avec beaucoup de modération et d'érudition la question très délicate de la validité des ordinations constitutionnelles.

Après ce dernier gage, Talleyrand, ayant joué son rôle dans le premier acte du drame qu'est sa vie, disparut momentanément de la scène et sortit définitivement de l'Église.

\*  
\*\*

Issu d'une race très noble, né de parents bien en cour, bien vu de son ordre et, dès trente ans, un de ses hommes de confiance, populaire dans tous les milieux et justifiant par une incontestable capacité une faveur presque universelle, candidat à trente-deux ans au chapeau et sur le point d'être agréé, évêque d'Autun à trente-quatre ans, sans que personne ne voie dans ce poste honorable la fin d'une carrière que tout annonce brillante, tel est le personnage que trouve la Révolution dans le descendant des Périgord. Il n'a pas, comme un Fouché, un Bernadotte, un Sieyès, à brûler l'étape, pour parler la langue de M. Paul Bourget. Nous nous imaginons très facilement le Révérend Père Fouché mourant, vers 1830, un des hommes vénérés de l'Oratoire de Jésus, maître respecté, peut-être physicien célèbre ; nous nous figurons aisément le vieux sous-officier Bernadotte, arrêté dans sa carrière, égayant, trente ans durant, les corps de garde de ses saillies gasconnes et contant, sous

le chaume, ses aventures de guerre et d'amour ; nous voyons sans peine le fougueux pasteur Jeanbon Saint-André vieillissant dans les prêches du désert, l'avocat Danton en quête, sur ses vieux jours, d'une modeste place de magistrat, et le docteur Marat continuant à dédier à Monseigneur le comte d'Artois des « essais » dans les sciences physiques.

Ce que nous n'imaginons pas du tout, c'est Maurice de Talleyrand administrant pieusement ou médiocrement l'évêché d'Autun jusqu'à un âge avancé, et mourant, comblé d'ans et de grâces, sur les bords de la Saône. N'était la crainte de me donner les apparences d'un paradoxe, je dirais que la Révolution a bouleversé sa vie sans changer peut-être très sensiblement sa destinée.

Ce jeune homme n'a pas seulement des accès au pouvoir, il a le désir évident d'y parvenir. Il n'est pas seulement en 1789, par sa naissance, ses facultés, sa situation acquise, un favori du régime existant, il sent dans ses veines couler le sang d'une race remuante et ambitieuse. S'il a médité sur le tombeau de Richelieu, soyez assurés qu'il a lu les Mémoires de Paul de Gondi, cardinal de Retz, et ce n'est pas en vain que, méprisant sans doute ces parvenus de basse origine, Mazarin ou Dubois, il parle sans cesse du cardinal Duprat, du cardinal d'Ossat, du cardinal de Polignac, toutes gens d'Église devenus hommes d'État. Favorisé par d'autres circonstances, il a été le prince de Talleyrand ; revêtu de la pourpre romaine, eût-il été Richelieu ou Retz ? Je laisse à d'autres de plus précises hypothèses sur un problème secondaire.

Ce qui est certain, c'est que, si, le 20 juin, le Jeu de Paume était resté fermé, si, le 14 juillet, le prince de Lambesc eût réprimé l'émeute, si, dans l'été de 1789, le roi eût, ainsi que l'évêque d'Autun le conseillait au comte d'Artois, dissous l'Assemblée « factieuse », l'histoire n'eût, sans doute, jamais parlé du prince de Talleyrand, mais elle eût, assurément, parlé du cardinal de Périgord.

Elle l'eût placé, à quel rang ? grâce à quelles intrigues ? au nom de quels événements ? dans cette longue dynastie d'hommes d'Église qui fournirent à l'État, depuis le légendaire Éloi et l'intrigant Léger, en passant par Suger, Amboise, Lorraine et Richelieu, ses plus grands ministres et qui, même lorsqu'ils furent déserteurs de leur ordre, comme Talleyrand et quelques autres que ce siècle connut, apportèrent parfois aux affaires publiques certaines émi-

nelles qualités ecclésiastiques inemployées : ainsi certaines cathédrales désaffectées offrirent, en 1793, aux clubs et aux sociétés laïques la commodité de leurs nefs et l'appareil de leur architecture.

Louis MADELIN.